

SÉVERINE CHAVRIER

Les Palmiers sauvages

d'après le roman de William Faulkner



MISE EN SCÈNE :

SÉVERINE CHAVRIER

SCÉNOGRAPHIE :

BENJAMIN HAUTIN

DRAMATURGIE :

BENJAMIN CHAVRIER

SON :

PHILIPPE PERRIN

LUMIÈRE :

DAVID PEREZ

VIDÉO :

JÉRÔME VERNEZ

CONSTRUCTION DU DÉCOR :

ATELIERS THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE

AVEC :

SÉVERINE CHAVRIER

LAURENT PAPOT

DEBORAH ROUACH

PRODUCTION :

THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE

COMPAGNIE LA SÉRÉNADE

INTERROMPUE

COPRODUCTION :

NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL

AVEC LE SOUTIEN DE :

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA
COMMUNICATION (F)

CDN DE BESANÇON, FRANCHE COMTÉ

PRO HELVETIA - FONDATION SUISSE

POUR LA CULTURE

SPEDIDAM

CRÉATION AU THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE

(SALLE RENÉ GONZALEZ)

LE 25 SEPTEMBRE 2014

DURÉE : ENVIRON 2H

ÂGE : DÈS 16 ANS



SPEDIDAM

les droits des artistes-interprètes

PRÉSENTATION

En tant que metteuse en scène de sa propre compagnie, La Sérénade Interrompue, Séverine Chavrier travaille un théâtre ancré dans la littérature, et qui fait matière de tout: la musique, la voix, le corps, la vidéo, la scénographie. Avec cette particularité que tout se construit depuis le plateau, avec les acteurs et les musiciens.

Sa prochaine création est une plongée dans le monde singulier de William Faulkner, peintre impitoyable des mouvements de l'âme humaine. Onzième roman du grand auteur américain, «Palmiers sauvages» décrit la passion brutale de deux êtres en rupture de ban. Charlotte Rittenmeyer quitte son mari, ses enfants et sa vie tranquillement bourgeoise pour aimer Harry; Harry Wilbourne interrompt son internat de médecine pour fuguer avec Charlotte. Leur amour se transforme en une descente aux enfers, avec toutes les dimensions du mythe tragique: damnation, expiation, rédemption. Charlotte meurt, Harry est enfermé. Séverine Chavrier: «Faulkner met en question l'amour absolu. Est-ce qu'à force d'aimer l'amour, on ne finit pas par oublier d'aimer l'autre? Est-ce qu'une passion vécue comme une œuvre d'art n'est pas une entreprise solitaire, vouée à l'échec?».

Personnage féminin particulièrement fascinant, l'amante «aux yeux jaunes» qui «porte de vrais pantalons d'homme» se présente comme une artiste et s'engage dans un dévouement total à l'amour. Sa passion est sans retour. Lui écrit des romans pornographiques commerciaux, et rêve silencieusement de retrouver sa vie asexuée d'avant leur rencontre. Dans ce roman, Faulkner met en scène les deux versants de la pratique artistique: il exorcise ainsi ses peurs en montrant la trivialité du travail et la vanité des illusions financières. La réflexion sur l'art est un des moteurs de ce roman très sensuel, terrien, plein d'odeurs, de bruits, de silences. Et qui se donne comme une cavalcade dans de multiples paysages.

La metteuse en scène veut rendre sur le plateau la sensualité des éléments, la puissance de la nature traversée. Son adaptation se cale sur chacun des lieux du roman, et prend comme guide les moments de lucidité tranchante qui sont donnés à chaque personnage à un moment ou un autre. Des intuitions qui apparaissent en italique sur la page de Faulkner, et qui doivent trouver leur réalité scénique: ses moments de vérité sont comme le squelette de l'histoire.

Séverine Chavrier: «Il s'agira d'inventer une langue entre ces personnages. Avec des gestes, des silences, des manières d'adresses spécifiques. Il s'agira de trouver une forme d'érotisme et de musicalité. Une recherche qui sera menée en improvisation avec les comédiens.»

«Palmiers sauvages» sera une histoire d'amour et de son improbabilité, couleurs qui traversaient déjà les mises en scènes précédentes de Séverine Chavrier, «Epousailles et repréailles» (2010) «Série B» (2011) et «Plage ultime» (2012) au Festival d'Avignon puis au Théâtre Nanterre-Amandiers.



SÉVERINE CHAVRIER Les Palmiers sauvages

25.9. - 12.10.

Salle René Gonzalez

Jeudi	25.9.	19h30
Vendredi	26.9.	19h30
Samedi	27.9.	19h30
Dimanche	28.9.	Relâche
Lundi	29.9.	Relâche
Mardi	30.9.	19h30
Mercredi	1.10.	19h30
Jeudi	2.10.	19h30
Vendredi	3.10.	19h30
Samedi	4.10.	19h30
Dimanche	5.10.	17h30
Lundi	6.10.	Relâche
Mardi	7.10.	19h30
Mercredi	8.10.	19h30
Jeudi	9.10.	19h30
Vendredi	10.10.	19h30
Samedi	11.10.	19h30
Dimanche	12.10.	17h30



LES PALMIERS SAUVAGES EN TOURNÉE

2014

Théâtre Vidy-Lausanne

25.9. - 12.10.

Nouveau Théâtre de
Montreuil

1.12. - 12.12.

«Vous dites qu'elle saigne? Par où saigne-t-elle?»

«Ce sont les livres, les gens dans les livres qui devraient inventer et lire nos histoires à nous»

«Suis-je donc condamné à vivre éternellement derrière une barricade d'éternelle innocence comme un poulet dans un enclos?»

HARRY WILBOURNE DANS «LES PALMIERS SAUVAGES»



© Samuel Rubio



© Samuel Rubio

NOTE D'INTENTION

Si «Les Palmiers Sauvages» est excentré dans l'œuvre de Faulkner, l'histoire demeure faulknérienne. Elle met en jeu cette relation à soi, à autrui, au même, à l'autre, à l'étranger dont Faulkner a exploré les linéaments et les butées entre les membres d'une famille, à l'intérieur des demeures, des domaines, des foyers, voire tout au fond de la conscience de ses personnages, ou de ce qui en tient lieu.

Le roman retrace une fugue-fuite dans le monde intermédiaire où confine l'adultère et une romance de littérature de gare, l'œuvre prend une dimension mythique, chimérique: malédiction, damnation, expiation, rédemption... Vouée à l'exigeante religion de l'amour, refusant de donner la vie, captive de sa culture, Charlotte voue les amants à un angélisme mortel, à l'amour à mort. Qui se révélera être un amour de la mort. Elle ne voit pas que cette fuite en avant est un enfermement, que cette exigence quasi nietzschéenne à cultiver un art de vivre et d'aimer, dans le face à face nu de deux êtres désespérés, se révèle être un art de mourir.

Chez Faulkner, l'hyperromantisme, loin de Werther et de Bovary, devient minéral et tue la vie: à force d'aimer l'amour, on finit par perdre la trace de l'autre, par le nier, par perdre la viabilité de cet amour. L'amour comme absolu - qui ne s'abaisse à chercher les conditions de sa survie. L'amour qui laisse l'identité se confondre avec l'identification: je suis ce que je lis du devenir de l'autre...

Des paysages exténués: brises, odeurs, rivières, glycine, taillis, futaies

C'est une cavalcade venteuse dans «un vent sans horaires, sans lois, imprévisible, venant de nulle part et n'allant nulle part, comme un attelage emballé à travers une plaine déserte».

Il y a une fonction topique du paysage chez Faulkner. Ni bucolique, ni idyllique, ni fantastique, fantôme mais pas fantomatique. Comment rendre sur scène ces traces ou signes d'une histoire naturelle en décomposition à l'image des paysages dont la multiplication des angles de vue ne donnera jamais qu'un aperçu tronqué?

Bruits, brises, odeurs, rivières, glycines, taillis, futaies enveloppent les protagonistes, odeurs puissantes, lumières particulières et participent de leurs fixations, de leurs pressentiments, de leurs douleurs immobiles. «Ces États-Unis d'Amérique où la civilisation naissait sous la hutte et allait mourir dans les bois», disait Tocqueville. C'est cette sensualité des éléments, puissante, qu'il faudra chercher à rendre au plateau, une des gageures de ce travail. Deleuze le souligne bien: «La nature n'est pas forme, mais processus de mise en relation: elle invente une polyphonie».

Trajet, traque: biffures et bifurcation

Cinq chapitres, quatre lieux: de l'hôtel à l'atelier de Chicago, puis le chalet dans l'Utah et enfin le bungalow au bord de la mer, ultime paysage, ultime horizon. Tandis que Charlotte agonise, se raconte en flash-back leur histoire d'amour de bruit et de fureur. Un trajet de la vie de bohème au cabanon de plage, abandonné au seul bruit des palmiers sauvages, un trajet de la vie à la mort. On a beaucoup écrit, Deleuze notamment, sur la prescience de la circulation, du trajet dans la littérature américaine, comme si «l'âme ne s'accomplissait qu'en prenant la route». Ici c'est aussi une descente aux enfers, une précarité qui gagne, une sauvagerie, celle de la nature, du corps engrossé qui prend le dessus; un trajet particulièrement clair qui, de libérateur à l'origine, finit par la mort (de Charlotte) et l'enfermement (de Harry) et où chaque étape rature la précédente, où chaque lieu n'offre qu'un éternel bouillon de vie.

Sons et silences: quelle parole?

Faulkner m'a toujours frappée par la façon dont il travaille avec le son: les cris de Benju pendant toute la première partie dans «Le Bruit et la Fureur», les coups de marteau de la construction du cercueil dans «Tandis que j'agonise...» Ici, le bruit du vent qui claque dans les palmiers du bord de mer...

Dans cette écoute du vent, ce silence des éléments, les personnages sont aux prises avec des paroles de conscience et de pressentiment: monologue, ressassement, obsédés jusqu'à la sourde rage que produit la faillite ou l'impuissance à dire, à signifier.



© Jules Zingg

Des paroles plus sonores que toutes les autres, tonitruantes dans les consciences, atteignant les autres sens, aveuglantes par la lumière de l'évidence, paralysantes et pourtant cachées, tues. Comme si à partir d'un même matériau, en l'occurrence le langage, s'écrivait et se parlait devant nous une autre langue.

Prises de conscience offerte à tous et à toutes, à un instant donné; Faulkner offre à tous ses personnages cette possibilité d'être un instant voyant, lucide, écrivain. Et comme un acteur ne fait pas autre chose qu'écrire un trajet, il me semble que c'est par la mise en lumière de ces *prises de conscience* (en italique dans le texte) que le travail doit commencer pour aboutir peut-être à un infini silence de surface.

«Un éclair profond, silencieux, un éblouissement, blanc raisonnement, instinct, il n'aurait su le dire».

Portrait de l'artiste en jeune femme:

En dehors d'appartenir aux personnages féminins particulièrement fascinants dont Faulkner semble connaître les vérités parfois cruelles, figure inversée de Lena Grove de «Lumière d'Août», Charlotte Rittenmeyer se présente aussi comme une artiste. Il y a dans «Les Palmiers sauvages» une évocation satirique de la bohème artistique, telle que l'avait fréquentée Faulkner pendant ses séjours à la Nouvelle-Orléans. Harry, lui, devient un auteur commercial d'histoires pornographiques. A travers ces deux figures, Faulkner exorcise quelque chose de sa propre pratique artistique. Mais que cherche-t-il à énoncer, à dénoncer dans cette sorte de bilan introspectif et rétrospectif? Qu'une histoire d'amour vécue comme une œuvre d'art, construite, malaxée, préservée comme le travail de création est une entreprise solitaire vouée à l'échec? Et dans le même mouvement, que le prix à payer pour créer est l'inverse d'une vie artistique, mais bien celle d'un fermier exilé en résidence dans son domaine.

La mise en scène de ce travail créateur, habité par des crises (chez Charlotte), mercantile mais disciplinée (pour Harry) devra répondre à cette question plus vaste qui engage nos pratiques: que peut-on montrer du travail artistique en dehors de son résultat final, quels signes peut-on partager sans rentrer dans un pâle fantasme d'inspiration ou de discipline, qu'est-ce qu'un plateau peut en dire?

CRITIQUE FRANCE CULTURE

«LES PALMIERS SAUVAGES»

Arnaud Laporte – «Les Palmiers Sauvages» est en ce moment au Nouveau Théâtre de Montreuil. On vient d'entendre les deux comédiens qui sont sur le plateau, Deborah Rouach et Laurent Papot dont je reparlerai et vous reparlerez probablement aussi. Séverine Chavrier intervient également, comme souvent, avec son piano sur le côté de la scène – elle ne salue pas, d'ailleurs; j'étais surpris qu'elle ne vienne pas, puisqu'elle participe aussi sur le plateau à ce spectacle dont elle signe en tout cas adaptation et mise en scène. Je commence avec vous Marie-Josée Sirach?

Marie-Josée Sirach – Volontiers. Quelle belle aventure! Quel beau voyage dans l'univers de Faulkner! J'ai été totalement séduite par l'univers de cette proposition. Je l'ai trouvée d'une fraîcheur revigorante. Elle s'empare de ce texte, de cette réécriture de Faulkner qui est faite de hiatus et qui part parfois dans tous les sens, mais qui va très loin en profondeur pour sonder l'âme humaine. Elle arrive avec liberté et audace à restituer cette histoire d'amour, cette passion folle et incandescente entre ces deux êtres d'une fragilité incroyable, portée magnifiquement par Laurent Papot et Deborah Rouach. Je suis restée subjuguée. On entend tout: les sons, le vent, les embruns de ce lac qui, de temps en temps, apparaît en fond de scène, les soupirs, les silences, les cris de la jouissance... Elle pose sur le plateau un décor qui est comme un territoire, leur territoire: des matelas qu'ils retirent, qu'ils remettent, qu'ils piétinent, dans lesquels ils se roulent, s'enroulent, s'emmêlent – on ne voit alors plus que des jambes dépasser – et puis ces sommiers anciens, métalliques, sur lesquels parfois ils sautent, tables, étagères comme celles que l'on imagine voir dans certains drugstores d'une Amérique fantasmée ou en tout cas faulknérienne, boîtes de conserve, fauteuils: on part dans cette aventure, on prend le train et on les suit jusqu'au bout. Ils disent à un moment donné, je crois que c'est Laurent Papot qui le dit: «Notre histoire ne sera pas dramatique, elle sera comique» Ils cherchent le bonheur à tout prix, mais c'est une tragédie qui se déroule sous nos yeux. Ils vont jusqu'au bout d'eux mêmes, de cette passion. Je trouve que Séverine Chavrier leur fait faire quelque chose d'extrêmement beau, de très émouvant. Leur corps et leur nudité sont là, sublimes. On est dans l'intimité et il y a, en même temps, une vraie distance, un respect de tout ça. C'est pour moi une très jolie découverte.

Arnaud Laporte – Un véritable enthousiasme de Marie-Josée Sirach. J'y viendrai aussi. Anna Sigalevitch?

Anna Sigalevitch – Je partage beaucoup de ce que vous dites, Marie-Josée, surtout sur le territoire. C'est vrai qu'ils arrivent à faire du plateau leur territoire. Il y a un vrai rapport à la nudité, à l'intimité, mais aussi au réalisme et à la stylisation. C'est assez rare de voir des comédiens nus, si souvent, sur le plateau qui ne sont ni exhibitionnistes, ni impudiques. Il y a une véritable beauté. Mais sont-ils sublimes? Je ne crois pas. Et c'est ce qui est beau: c'est que c'est réaliste, c'est simple. Ils ont, eux, un rapport à leur corps qui est magnifique. Comme cette manière de transformer le plateau en territoire, ce niveau de liberté est partagé par les deux comédiens et ils le partagent au public. C'est un spectacle que je trouve d'une grande densité, d'une grande richesse. Cette véritable proposition m'a vraiment plu. Il y a quelque chose de presque saturé dans ce spectacle, au niveau de la forme qui peut paraître un peu écrasante. Je me suis dit pendant le spectacle que le rythme était rapide, si rapide que je me suis demandé si l'on avait le temps de ressentir tout ce qui nous était proposé. J'avais l'impression qu'il nous manquait un peu d'espace. Et en fait, c'est très juste, c'est ce qui est bien. Car c'est bien là le propos de Faulkner: est-ce qu'on ressent? On se lance à tête baissée dans cette histoire, sans savoir qui est avec nous, qui est en face de nous, sans savoir si c'est l'autre qu'on aime ou l'idée de l'amour de l'autre. Tout cela est transcrit de façon extrêmement juste et extrêmement pertinente. Par exemple, le moment du coup de foudre est traduit par des coups de feu; ils sont littéralement transpercés et percutes par ce coup de foudre, cette déflagration, vont devenir prisonniers de cette histoire et c'est bien ce qu'on sent. Vous parliez, Marie-Josée, d'amour drôle, joyeux, léger. Je le trouve surtout triste car je les sens très seuls dans leur histoire. Cette forme quasi opératique et que Séverine Chavrier appelle théâtre musical se déploie pendant deux heures et transcrit de façon extrêmement sensorielle cette histoire. Je suis vraiment convaincue.

Arnaud Laporte – J'étais de mon côté déjà convaincu par «Plage ultime», qu'elle avait présenté au Festival d'Avignon et qui n'avait pas reçu un très bon accueil, spectacle déjà très dense et riche; j'y avais pris du plaisir à tous niveaux. Il est vrai que s'attaquer à Faulkner n'est pas une mince affaire. Je trouve que Séverine Chavrier a fort bien fait. C'est la dimension sonore, qui intéresse beaucoup Séverine Chavrier chez Faulkner. On entend effectivement ce vent qui claque dans les palmiers. Il s'agit presque d'une image sous la plume de l'écrivain. Ici, ce chaos, ce bruit et cette fureur faulknérienne sont extrêmement maîtrisés et disent beaucoup au sujet de la fureur du monde, du bruit de l'amour – à moins que ça ne soit l'inverse – grâce à un travail sonore, notamment, élaboré avec Philippe Perrin. De fait, dès le début du spectacle, je trouve que Séverine Chavrier réalise des images avec du son, ce qui est rare et beau.

(suite) Le travail visuel, développé par Benjamin Hautin, Jérôme Vernez et David Perez, est très riche. J'ai également noté que ce spectacle allait à toute allure, plein d'ellipses, qu'il était mené pied au plancher dans cette très belle utilisation de l'espace-territoire, comme le dit Marie-Josée. C'est un spectacle qui est aussi plein d'humour, mais duquel se dégage une grande complexité dans la construction, comme s'il était régi par une partition visuelle et sonore – et je pense que c'est le cas –, ce qui est possible, rappelons-le, grâce à deux interprètes qui, au final, m'ont emporté. Au final, car au début, Deborah Rouach me rappelait énormément la très jeune Anouk Grinberg : dans son corps, dans son attitude, dans sa démarche, dans sa voix, dans son jeu, ce qui n'est pas une comparaison négative puisque j'aime beaucoup Anouk Grinberg (j'avoue ne pas avoir reconnu la comédienne qui jouait dans «Cendrillon» de Joël Pommerat, en la personne de Deborah Rouach, c'est plus tard que les fils se sont renoués). Quant à Laurent Papot – c'est une comparaison qui est encore un compliment –, il me fait penser au jeune Gérard Depardieu. Je trouve que c'est un comédien extraordinaire. Je suis en admiration pour ce qu'ils font. Deux heures durant, ils occupent le territoire. Séverine Chavrier leur en demande beaucoup, mais ils donnent beaucoup au public en retour.

Marie-Josée Sirach – En effet, le travail des deux acteurs est époustoufflant. Ils sont très justes, tout le temps au bon endroit, quand bien même ils sont dans un déséquilibre permanent : ils nous emportent ainsi dans cette histoire, qui est peut-être triste, mais dans laquelle ils parviennent à trouver des petites bulles de bonheur qu'ils nous font partager. Cette espèce de chaos intime, qui va les transporter jusqu'à la mort, fait écho avec le chaos de la nature, avec ses éléments qui s'agitent par moment et qui font irruption sur le plateau. Effectivement, Séverine Chavrier parvient à orchestrer tout cela avec beaucoup de talent et de génie. On est véritablement emporté.

Arnaud Laporte – Je crois vraiment qu'on a besoin de ces bulles, ou capsules, d'humour car l'histoire est terrible, c'est une tragédie. Relevons ces moments : c'est la première fois qu'ils vont faire l'amour et Laurent Papot dit à Deborah Rouach : «Mais tu gardes ton micro?» ou lorsque Deborah Rouach va uriner et qu'elle demande qu'on ne coupe pas le micro pour que le public l'entende faire. Ces passages amènent une distanciation qui peut nous faire sortir de ce drame terrible.

Marie-Josée Sirach – Je trouve ça très joli. Quand ils sont au lit, on les entend murmurer comme deux enfants. Cette idée est d'une grande beauté. Ils sont comme deux enfants qui parlent sous les couettes pour pas que les parents ne les entendent et se racontent des histoires, tellement simples et créant entre eux une si grande complicité qu'on en rit. On les imagine, se découvrant, les bras et les mains se posant sur leur corps, totalement émus. C'est ce type d'émotions que l'on sent en permanence.

Anna Sigalevitch – En effet, les comédiens font beaucoup l'amour pendant le spectacle, de façon très énergique et comique, les corps vont vite et sont très dynamiques, rappelant presque deux lapins par moments. La façon dont la parole arrive après l'acte sexuel est très bien menée ; il y a une forme de légèreté, de distance, de décalage. Séverine Chavrier a très bien réussi à transcrire le paradoxe et le décalage qui peut y avoir entre deux êtres, malgré leur fusion, leur désir et leur intime communication à certains endroits et pas à d'autres. Cette façon de chuchoter dans une quasi obscurité, avec les micros qui amplifient leur voix, cette sonate de Schubert qui revient de façon obsédante comme un leitmotiv, cette nature et ces éléments qui portent les comédiens... Il y a presque un volontarisme formel que je trouve très intéressant parce qu'il convient au volontarisme de ces deux êtres dans cette histoire. Ceci est lié à une grande vitalité, à quelque chose de très vivant. Il n'y a rien d'éthéré dans ce spectacle. On va vers la mort en chantant, tête baissée, on fonce droit dans le mur, en se tenant par la main, en courant ! D'ailleurs, ils courent beaucoup. Elle court beaucoup, sautille tout le temps. Tout cela donne un rapport au plateau à la fois de grande énergie et de grand désespoir, qui est très fort et rare au théâtre.

Arnaud Laporte – Précipitez-vous, allez au Nouveau Théâtre de Montreuil voir ce spectacle qui doit être vu, puisqu'il présente un travail vraiment formidable à tous niveaux ! «Les Palmiers Sauvages» d'après William Faulkner, mis en scène par Séverine Chavrier avec Deborah Rouach et Laurent Papot.



SÉVERINE CHAVRIER

Mise en scène

De sa formation en lettres et en philosophie à ses études de piano au Conservatoire de Genève et d'analyse musicale en passant par de nombreux stages pratiques sur les planches, Séverine Chavrier a gardé un goût prononcé pour le mélange des genres. En tant que comédienne ou musicienne, elle multiplie les compagnonnages avec Rodolphe Burger, François Verret et Jean-Louis Martinelli, tout en dirigeant sa propre compagnie, «La Sérénade interrompue», avec laquelle elle développe une approche singulière de la mise en scène, où le théâtre dialogue avec la musique, mais aussi avec l'image et la littérature. Séverine Chavrier construit en effet son expression à partir de toutes sortes de matières: le corps de ses acteurs, le son de son piano préparé, les vidéos qu'elle réalise souvent elle-même, sans oublier la parole. Une parole erratique qu'elle façonne en se plongeant dans l'univers des auteurs qu'elle affectionne. En 2010, sa pièce «Epousailles et représailles», d'après Hankh Levin, reprise au Festival Impatience, dissèque les vicissitudes du couple avec humour, cruauté et humanité. En 2011, elle présente sa création «Série B», inspirée de l'auteur de science-fiction britannique James Graham Ballard. En 2012, elle crée «Plage ultime» présenté au Festival d'Avignon. Durant cette année 2014 on retrouvera une Séverine Chavrier musicienne, en duo avec Jean-Pierre Drouet dans le concert «Percussions & Piano» présenté par et à l'Opéra de Lille.

BENJAMIN HAUTIN

Scénographie

Benjamin Hautin a été formé à Paris, à l'école supérieure Boule, lycée des métiers d'art, de l'architecture intérieure et du design, puis à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs, en section arts décors.

En 2011 il participe en tant que scénographe à «Au moins j'aurai laissé un beau cadavre», mis en scène par Vincent Macaigne d'après Shakespeare et produit par le Festival d'Avignon. Musicien, il fait partie d'une fanfare *happy hardgroove* du nom de Les Lapins Superstars.





BENJAMIN CHAVRIER

Dramaturgie

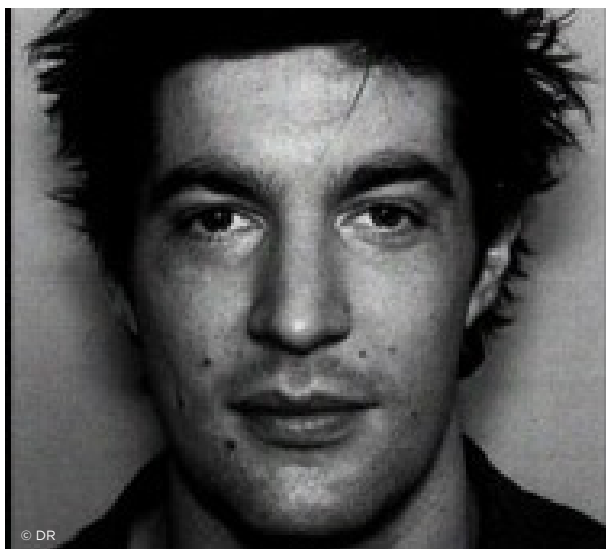
Benjamin Chavrier est issu du CNR de Lyon où il a étudié avec Véronique Riou. Après un perfectionnement à la Schola Cantorum dans la classe de Jean Lenert, il gagne le premier prix du concours Léopold Bellan à Paris en 2006. Puis il va passer un Master à la Hogelshool voor de Kunsten de Rotterdam, dans la classe de Gordan Nikolic. Il entame alors une carrière de musicien d'orchestre, en étant tour à tour Violon solo de l'Orchestre de Chambre de Montpellier, du Codarts Symphony Orchestra de Rotterdam, et du Rotterdam Ensemble. Depuis 2009, il devient second soliste de l'ensemble Deolen (spécialisé en musique contemporaine) dirigé par Arie Van Beek. Il est aussi membre de l'Orchestre de Chambre des Pays Bas et membre supplémentaire de l'orchestre The Knights à New York.

Benjamin Chavrier est membre fondateur du Quartet de Tango argentin La Nota Tonal

PHILIPPE PERRIN

Créateur son

Philippe Perrin travaille depuis 2004 en tant que régisseur et créateur son. Il crée les ambiances sonores de «Doña Rosita» de Federico Garcia Lorca mis en scène par Matthias Langhoff, «Don Quixote, which was a Dream» de Kathy Acker mis en scène par Hélène Mathon, «La Maladie de la Mort» de Marguerite Duras mis en scène par Bérangère Bonvoisin, spectacle de la Tsedaka mis en scène par Stéphane Freiss, «Les Coloniaux» de Aziz Chouaki mis en scène par Jean Louis Martinelli, «La Niaque» écrit et mis en scène par Chad Chenouga et «Peanuts» de Fausto Paravidino mis en scène par Marie Sophie Ferdane. Depuis 2006, Philippe Perrin crée les univers sonores des spectacles de Séverine Chavrier, «Epousailles et représailles» d'après Hanokh Levin, «Série B», «Série B part II» et «Plage ultime». Il collabore également avec elle lors de performances son/musique/vidéo, notamment avec Jules Zingg et Claire Rognan au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris.





JÉRÔME VERNEZ

Vidéo

Né en 1977 à Lausanne, il s'intéresse très tôt au monde des arts en général et du théâtre en particulier, qu'il aborde de différentes façons. Après des expériences variées allant d'artiste de rue à monteur vidéo en passant par metteur en scène et régisseur lumière, il se spécialise comme technicien et créateur vidéo, trouvant un équilibre entre créativité et défi technique. Lors de différentes créations, au Théâtre Vidy ou ailleurs, il collabore avec des artistes comme: Heiner Goebbels, Yeung Fai, Amit Drori, Charles Tordjmann, Christine Letailleur, Michal Sara Cederbaum...

Depuis 2008, il est responsable du secteur vidéo au Théâtre Vidy-Lausanne.

LAURENT PAPOT

Comédien

Laurent Papot a étudié au cours Florent dans les classes de Georges Bécot, Christian Crozet, et Michel Fau. Il crée avec Séverine Chavrier, en 2003, la compagnie «La Sérénade Interrompue» et joue dans «Chat en poche» de Georges Feydeau, «Avec Mozart le mal de gorge était moins grave» de Hanokh Levin et «Série B» de James Graham Ballard. Laurent Papot a également travaillé avec Bruno Bernardin dans «La Grande Faim dans les arbres» de Jean Pierre Cannet, Diane Delmont dans «Le Portrait de Dorian Gray» de Oscar Wilde, Emilie Anna Maillet dans «Un cabaret pour m'sieur Horvath» de Odon Von Horvath, Thierry Lavat dans «Bent» de Martin Sherman - Molière 2002 du meilleur spectacle -, Luigi Tappela dans «Iliades» de Philippe Ponti, Antonella Négroni dans «Britannicus» de Jean Racine, Jérémie Le Louët dans «Macbett» de Eugène Ionesco et «Hot House» de Harold Pinter, Jean Francois Mariotti dans «Gabegie», Frédéric Jessua pour le «Festival Ca bute» à Montmartre, Julie Timmerman dans «Wawy (words are watching you)», Philippe Ulysse dans «Les Palmiers sauvages» de William Faulkner, Vincent Macaigne dans «Réquiem 3» et Aurélia Guillet dans «Déjà là» de Arnaud Michniak.





DEBORAH ROUACH

Comédienne

Diplômée de l'IAD (Institut des Arts de Diffusion) après une licence en Interprétation dramatique, Deborah Rouach approche aussi bien le monde télévisuel que théâtral. Elle a tourné dans «Petit Homme» de Benoît D'Aubert (2005) et «Ici bla bla bla» de RTBF (2004-2005) pour la télévision et a collaboré à la publicité «Iglou» en 2004. Cette comédienne, qui a écrit un mémoire sur «Mikhaïl Boulgakov: sa vie, son théâtre, son destin; ou comment être écrivain dans la Russie stalinienne», a joué dans de nombreuses pièces, dont «L'expérience des oiseaux» de Dominique Serron (1995), «Les Misérables» de Stephen Shank (2002), «L'anniversaire d'Eva» de Sylvie De Braekeleer (2005-2006), «Microsoft World» de Alexandre Drouet, «Le Chevalier d'Eon» de Catherine Brutout (2007), «Face de cuillère» (2007) - prix du meilleur espoir féminin au Prix de la critique 2007 - «Robespierre» de Thierry Debroux, «L'adoptée» de Loris Liberale (2008), «Kvetch» de Sebastian Moradiellos (2008-2010), «Chatroom» de Sylvie De Braekeleer (2009), «Kebab» de Loris Liberale (2010), «Crises» de Yves Claessens (2011), «Cendrillon» de Joël Pommerat - nominée meilleure actrice au Prix de la critique 2012.

EXTRAIT DE PRESSE

«Les Palmiers sauvages» et un concertino pour deux êtres, une partition musicale débridée où tout fait son, où tout fait sens. Une histoire d'amour fusionnelle, passionnelle, torride et terrible. (...) Le corps à corps amoureux devient un mano a mano à fleuret moucheté où les mots se perdent pour laisser place à des sons chaque fois plus saturés. La tragédie pointe le bout de son nez. Voix, sons, images, corps, lumières, objets... Tout se percute sur le plateau à un rythme vertigineux, avec des cassures mélodiques comme autant d'éclats de sentiments brisés dont on ne pourra plus recoller les morceaux. Des secousses telluriques font trembler les murs et les cœurs. Tout se fissure. Le vent s'engouffre, violent, inquietant, balayant sur son passage les derniers soubresauts de l'amour.

MARIE-JOSÉ SIRACH «L'HUMANITÉ»

CONTACTS

DIRECTION :

VINCENT BAUDRILLER

PRODUCTION, TOURNÉE :

CAROLINE BARNEAUD

C.BARNEAUD@VIDY.CH

+41 (0)21 619 45 44

NOÉMIE DOUTRELEAU

N.DOUTRELEAU@VIDY.CH

+41 (0)21 619 45 69

PRESSE & COMMUNICATION :

SARAH TURIN

S.TURIN@VIDY.CH

+41 (0)21 619 45 21

DIRECTION TECHNIQUE :

CHRISTIAN WILMART /

SAMUEL MARCHINA

DT@VIDY.CH

+41 (0)21 619 45 16 / 81